

nous voulons nous rendre compte de ce que représente ces « Mines » de la Parabole, ces sommes de 80 ou 100 francs, dix fois répétées, songeons à tous les biens que nous départ la Providence. Aux uns elle donne les qualités de l'esprit, un verbe puissant, une plume alerte, une science profonde, un génie transcendant. A d'autres elle distribue l'or à pleines mains, et leur communique tout ce que l'or renferme de puissance. Ceux-ci par le prestige de leur nom, par la hauteur de leurs charges, dominant sur un grand nombre et peuvent les entraîner dans leur orbite. L'industrie constitue de véritables rois auxquels obéissent des ouvriers sans nombre. Le Pouvoir public et les fonctions gouvernementales mettent en possession des plus efficaces influences. Dans une sphère plus restreinte mais non moins sacrée, dans la famille, un père et une mère ont reçu de Dieu les plus riches créances et deviennent ses plus nécessaires débiteurs. « Faites valoir, » dit le Maître ! Usez pour ma gloire, pour ma cause, pour mon Eglise, pour mes pauvres, pour mes œuvres, pour mes institutions diverses, des facultés dont ma Providence vous a fait possesseur. Que celui qui tient une plume puissante s'en serve pour le bien commun. Que l'homme d'œuvres se dépense pour le peuple, que le riche soit libéral, que le patron sache chrétiennement conduire un atelier, que le noble entraîne à son exemple les plus humbles, que les agents du Pouvoir ne se servent de leur puissance que pour la défense et l'exaltation du bien, que le père et la mère de famille ne reçoivent les enfants que Dieu leur donne que pour en faire des Chrétiens sur terre et des Elus au ciel.

Tel est l'ordre formel de Dieu, telle est l'essentielle condition du salut. Faire valoir ses dons pour le bien

commun n'est pas tant une vertu qu'une obligation stricte ; ce n'est pas l'héroïsme d'une élite, c'est la charge imposée à tous. Et ainsi, quand les nations sont chrétiennes, se font les choses. Chaque rouage dépense sa force pour le mouvement commun, et le corps entier prospère grâce à l'harmonieuse coopération de tous ses membres. Ainsi l'Eglise traverse les siècles soutenue par l'action généreuse de tous ses enfants.

Mais si ses enfants la soutiennent, elle aura toujours des ennemis qui la combattront. Si le Christ a des sujets il a des révoltés qui le repoussent : les Juifs d'abord puis durant le cours des siècles tous ceux qui, héritant des haines juives, participent à leur rébellion. *Or ses concitoyens le haïssaient. Ils envoyèrent après lui une ambassade disant : « Nous ne voulons pas de lui pour roi <sup>1</sup> »*. Nous connaissons cette ambassade et ce cri de révolte. Mille ans avant la venue de Jésus-Christ sur la terre David les prophétisait : « Les nations ont frémi, les peuples ont follement comploté ; les rois de la terre sont debout, les princes se rassemblent contre le Seigneur et contre son Christ : « brisons leurs liens ! rejetons leur joug loin de nous ! » Les Juifs ont commencé cette guerre insensée faite à Jésus-Christ, et de son vivant même ont député ces sacrilèges ambassades. La première aborde Pilate : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! » Une autre un peu après : « Non, non, pas lui, mais Barabbas » ! Et quand Pilate leur demande : « Que ferai-je donc de votre roi » ? Le peuple entier pousse sa clameur déicide : « Crucifiez-le ! » Voici Jésus-Christ sorti de son sépulcre : Les Juifs s'acharnent de nouveau contre sa royauté, ils veulent étein-

<sup>1</sup> Luc., XIX, 14.

dre jusqu'à son nom, étouffer son souvenir, ils chassent, persécutent, mettent à mort ses Disciples. Après eux, les rois se lèvent, Rome est debout dans sa formidable masse, armée de la plus universelle puissance qui fut jamais ; elle non plus ne veut pas de Jésus-Christ pour roi ! Après Rome le génie humain avec ses Philosophes et ses doctes ; après eux les hérésies ; puis Mahomet, puis les empires persécuteurs, puis la révolution, puis l'apostasie des peuples chrétiens, puis l'anté-Christ :

Et ainsi deux cités se partageront l'intervalle entre les deux Avènements de Jésus-Christ : l'une où on l'adore et lui obéit, l'autre où on le repousse et le haït.

*Il revint*<sup>1</sup>. C'est de ce simple mot que la Parabole annonce la seconde venue sur la terre du Fils de Dieu ; venue toute de gloire et de puissance où se conclut l'histoire humaine, où sont récompensés les bons et punis les mauvais. *Il revint après avoir pris possession de son royaume*. Sans doute il le possédait dès le premier instant de sa Conception ; il naquit à Bethléem roi du monde, maître des nations, dominateur des siècles ; mais, comme à son premier Avènement il vint comme Sauveur et non comme Juge, il n'est censé occuper le trône que revenant au monde pour le juger.

Le jugement commence par sa propre maison, par les fidèles de son Eglise, ceux auxquels il distribua ses biens à charge de les faire valoir. Le plus grand nombre s'est acquitté du devoir imposé et reçoit sa récompense. *Il fit appeler les serviteurs à qui il avait distribué de l'argent pour constater le profit retiré par chacun. Un premier se présenta et dit : « Seigneur, avec votre Mine j'en ai gagné dix autres. — Courage,*

<sup>1</sup> Luc., XIX, 13.

*bon serviteur, lui dit le roi, parce que tu as été fidèle dans des affaires de peu d'importance, je t'accorde le gouvernement de dix villes. Un second vint et dit : Seigneur votre Mine en a produit cinq autres. — Et le roi dit de même : « prends le commandement de cinq villes »<sup>1</sup>.*

Ce gouvernement de « cinq et de dix villes » nous ouvre sur les joies du ciel de lumineuses perspectives. Rien ne nous empêche tout d'abord de croire que nous serons, comme les anges le sont maintenant sur la terre, préposés aux ouvrages de Dieu, associés à ses entreprises, et appelés au partage de ses pouvoirs. Mais une joie certaine dans un avenir assuré, c'est, pour l'Elu, d'être entouré des conquêtes de son zèle. Il a employé ses talents, ou ses richesses, ou sa position élevée, ou ses loisirs, ou ses travaux, à sauver les âmes : Ces âmes formeront éternellement au ciel sa couronne de gloire : gloire immense pour le prêtre, pour l'apôtre, pour l'écrivain, pour l'homme d'œuvre, pour l'épouse, pour la mère, pour la patronne, pour la sainte, dont les exemples ont partout répandu la divine contagion de la sainteté. N'ayons garde d'oublier la contemplative, que le monde qualifiait d'inutile et d'oisive, et qui du fond de son cloître silencieux travaillait plus à la gloire de Dieu et le salut des âmes que les plus infatigables ouvriers dans les entreprises les plus saintes.

*Vint un troisième qui parla ainsi : « Seigneur, voici votre Mine : je l'ai tenue enveloppée dans un linge, car je vous craignais ; vous êtes un homme sévère, vous reprenez ce que vous n'avez pas déposé,*

<sup>1</sup> Luc., XIX, 13-19.

*vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé*<sup>1</sup>. C'est ici l'égoïste et le paresseux. Dieu lui avait donné comme aux autres des dons, des talents, des biens à l'aide desquels il pourrait être utile à ses semblables : il a mieux aimé vivre pour lui seul, jouir, pour son propre intérêt, d'une fortune qui lui était donnée pour venir au secours des autres. Sa haute position eût pu s'il l'eût voulu, grandement servir les plus nobles et les plus saintes causes : il a mieux aimé se faire une vie de paresse et de plaisir. Il savait cependant le danger, qu'une pareille vie fait courir à une âme ! Il le savait puisqu'il le dit : « Je vous savais un homme sévère ». Il savait qu'il y a deux époques tout opposées : l'une de grâce et de miséricorde, l'autre de stricte justice. Durant la vie, la bonté et la patience de Dieu sont sans limite : une fois au seuil de l'Éternité ce n'est plus que l'inexorable reddition des comptes, et le Jésus si infiniment clément et tendre que nous avons connu sur la terre est devenu le Juge « sévère », rendant à chacun selon ses œuvres. Le serviteur égoïste et lâche savait un autre mystère de la grâce et l'exprime pareillement : « Vous reprenez ce que vous n'avez pas déposé ; vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé ». Sans doute ! Et ce n'est pas là l'une des moindres bontés de Dieu envers sa créature intelligente et libre. Alors que sa grâce est tout et que « sans lui nous ne pouvons rien faire », il veut néanmoins que nous apportions à notre salut un appoint personnel, une part qui viendra de notre négoce et de nos semailles. Ne pas apporter cette part, n'avoir ni négocié ni semé : c'est là le crime et le point de départ de la ruine. Si bien que donner pour raison de notre inertie ce qui en est la plus

<sup>1</sup> Luc., XIX, 20, 21.

flagrante condamnation, c'est aller au-devant d'une sentence aussi sévère qu'elle est juste. *Méchant serviteur, lui dit le roi ; tu es jugé par tes propres paroles ; tu savais que je suis un homme sévère reprenant ce que je n'ai pas déposé, moissonnant ce que je n'ai pas semé ; pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque afin qu'à mon retour je le repris avec les intérêts ?* Que peut répondre de raisonnable l'homme, la famille, le corps social, qui ont abusé des dons de Dieu et auxquels Dieu, par représailles, retire ses dons ? *Le roi dit, s'adressant à son entourage : enlevez lui sa Mine et donnez-la à celui qui en a dix. — Seigneur, lui objecta-t-on, il en a déjà dix. — Je vous le déclare, reprit le roi, il sera donné à ceux qui ont et ils seront dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté*<sup>2</sup>. Formidable jugement de Dieu, et que doivent méditer, non seulement les individus, mais les sociétés et les nations ! Les dons de Dieu ne restent jamais sans occupants ; inutilisés par les uns, ils passent à de plus fidèles et achèvent d'enrichir ceux que leur active coopération mettait déjà dans l'abondance.

Ces sentences sont rigoureuses : d'autres sont terribles. *Quant à mes ennemis, dit enfin le Roi, ceux qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux amenez-les et égorguez-les en ma présence*<sup>3</sup>. Les Juifs ont ouvert la sanglante série de ces exécutions providentielles. Moins de trente ans après leur clameur déicide : « Enlevez-le ! Enlevez-le ! Crucifiez-le ! » Rome accourait avec ses légions, mettait à sac Jérusalem, et faisait des

<sup>1</sup> Luc., XIX, 22, 23.

<sup>2</sup> Luc., XIX, 24, 25, 26.

<sup>3</sup> Luc., XIX, 27.

Juifs la plus effroyable tuerie qui fût jamais. A chaque apostasie d'une société ou d'un peuple correspond, à travers les siècles, de sanglantes expiations. Et quand, à la fin des temps, l'apostasie sera devenue générale et le nom Chrétien persécuté par toute la terre, alors, terrible dans l'appareil de sa toute puissance, apparaîtra le Roi-Jésus, « tuant de son souffle l'Anté-Christ » et perdant pour jamais la multitude de ses ennemis.

VII. — Après ce grave enseignement, le Sauveur quitta Jéricho, s'engagea dans les gorges sauvages et les sables arides qui séparent cette ville du mont des Oliviers et de Jérusalem, et le samedi, six jours avant la Pâque qui cette année tombait le vendredi, il s'arrêta au village de Béthanie. Là il avait ressuscité Lazare, là habitaient les deux sœurs qui l'aimaient si tendrement et auxquelles il lui plaisait de donner ses derniers instants. Béthanie qui veut dire « Maison d'obéissance » convenait comme halte, à Celui qui « se faisait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix. » Et avant les humiliations du Calvaire il était bon que le souvenir ravivé de la résurrection de Lazare jetât sur sa Divinité un nouvel éclat.

Un habitant riche et connu, parent ou ami de Lazare et de ses sœurs, le comprit peut-être, car dès son arrivée il l'invita à un repas. *Six jours avant la Pâque Jésus arrivait à Béthanie où Lazare était mort et avait été ressuscité du tombeau, Simon le lépreux l'invita à souper*<sup>1</sup>. Un lépreux guéri par lui devenait son hôte, et lui-même, dans quelques jours couvert d'horribles plaies, devait réaliser la prophétie

<sup>1</sup> Joan., XII, 1. Matt., XXVI, 6. Marc., XIV, 3.

d'Isaïe : « Nous l'avons considéré et ne l'avons point reconnu, il nous apparaissait comme un lépreux... » Marie la douce pénitente se souvenait sans doute des hideuses lèpres du péché dont Jésus avait délivré son âme et sa présence chez un lépreux miraculeusement guéri lui représentait les merveilles de sa propre guérison. Aussi la retrouvons-nous ce que nous l'avons vue toujours, méditative et silencieuse, absorbée en Jésus et ne semblant plus vivre que de sa contemplation et son amour. Marthe dans la demeure de Simon, que le voisinage, la parenté, ou l'amitié, ont fait sa propre demeure, se multiplie pour les soins du repas. Lazare est à table, vivante démonstration de la divine puissance de l'Homme-Dieu. Mais si Lazare représente les glorieuses espérances de la résurrection, il ne faut plus voir en Jésus que les douleurs expiatrices de la mort. Dans six jours l'Agneau figuratif sera immolé et l'Agneau véritable, « l'Agneau de Dieu », la Réalité substituée aux figures, la Victime prenant la place de toutes celles qui ont inondé l'ancien culte de leur sang, le Sauveur du monde expirera sur la Croix.

Une ombre douloureuse plane sur ce repas d'adieu. Qui eut pu pénétrer dans le cœur de la Vierge-Mère y eût sans doute surpris bien des sanglots étouffés; les Apôtres, bien que fermés obstinément aux annonces de la Passion, n'en avaient pas moins entendu de la bouche de leur Maître les navrants détails.

Marie-Madeleine pouvait-elle rester seule en dehors d'une révélation qui éclatait déjà partout au grand jour? Ne lui était-il revenu aucun écho des complots Juifs et des paroles de Jésus annonçant à ses Apôtres que s'il rentrait à Jérusalem c'était cette fois pour y mourir? Comment le croire? Et quelle témérité y aurait-il à la supposer

pleine d'angoissantes pensées durant ce repas de Simon le Lépreux? Eut-elle l'intuition de la mort prochaine et de la sépulture de son Maître bien-aimé quand elle versa sur lui son parfum précieux? Ou Dieu faisait-il d'elle l'artisan inconscient du plus touchant mystère et n'est-ce que par les paroles de Jésus que Marie sût ce qu'elle venait d'accomplir? *Marie prit une livre de parfum du nard le plus précieux, et rompant le vase d'albâtre elle le répandit sur la tête de Jésus qui était à table; puis elle oignit les pieds du Sauveur et les essuya de ses cheveux. La maison entière fut pleine de l'exquise odeur du parfum*<sup>1</sup>.

Marie fait par avance ce que l'heure matinale de la Résurrection l'empêchera d'accomplir au tombeau: elle oint de parfums le Corps du Rédempteur et préfigure sa mort et sa sépulture. Aussi rien n'a été épargné par elle. C'est le nard « le plus pur », « le plus précieux », qu'elle emploie et il ne lui semble pas qu'une forte somme d'argent soit trop donner à un pareil acte de piété. Naguère, au repas du Pharisien, nous la voyons pénitente convertie, pleine de larmes, abimée dans sa douleur, n'osant même lever les yeux sur le Sauveur, mais tombée à ses pieds qu'elle arrose de ses pleurs et essuie de ses cheveux: ici, la foi, la grâce et l'amour, l'ont transfigurée, elle est droite, debout près de son Maître, et c'est sur sa tête qu'elle répand le parfum. Elle reconnaît le mystère entier de l'Incarnation et de la Rédemption. En oignant sa tête, elle l'adore comme Dieu; en s'inclinant vers ses pieds, elle le reconnaît comme homme véritable; en le couvrant tout entier de son parfum, elle annonce sa mort et

<sup>1</sup> Joan., XII, 3. Matt., XXVI, 7.

confesse que par sa mort il se fait le Rédempteur du monde.

Peut-être n'eut-elle qu'une perception confuse de ces grandes choses. Quant aux assistants, même les Apôtres, ils n'y virent qu'une profusion excessive et inutile et ne surent même pas, à une heure si solennelle et si poignante, donner à Jésus sur le point de mourir une marque de délicate affection. Un mauvais génie était au milieu d'eux, Judas que l'avarice et le vol achevaient de pervertir et qui ne craignit pas de jeter au sein de cette scène si touchante et si belle sa note odieuse. *L'un des Disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir, dit: « Ne pouvait-on pas vendre ces parfums trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres »?* Le dernier des scélérats est celui qui revêt ses crimes des dehors de la vertu: Judas jouait le sensible et l'aumônier! Or, de passion en passion, de chute en chute, Judas en était venu à voler son Maître avant de le vendre à ses ennemis: *S'il parla ainsi, ce n'est pas qu'il s'inquiétât des pauvres, mais, c'était un voleur, et, tenant la bourse, il s'appropriait ce qu'on y déposait*<sup>2</sup>.

Jésus vivait donc d'aumônes! Si, d'autre part, nous nous étonnons de ce que, sachant Judas voleur, il ait continué à lui confier la bourse dont il vivait lui et ses Apôtres, reconnaissons qu'il agissait ainsi pour attendrir le traître par l'excès même de sa confiance, et aussi pour détourner et apaiser sa passion de l'or en lui en donnant la garde. Il aimait mieux donner à la passion de son Apôtre une satisfaction légitime

<sup>1</sup> Joan., XII, 4-5-6.

<sup>2</sup> Joan., XII, 4-5-6.

que de l'irriter par la privation, et ainsi jusqu'au dernier moment nous verrons le Sauveur employer toutes les industries de son zèle, toutes les effusions de sa tendresse, à ramener au salut le malheureux qui courait vers l'abîme.

Il y courait seul, car si le langage des autres Disciples est en apparence semblable au sien, bien autres étaient leurs sentiments. *A sa suite, d'autres disciples firent entendre les mêmes murmures et montrèrent la même indignation*<sup>1</sup>. Ils montrent, sans doute, bien peu de cœur, mais font au moins preuve de mémoire. Jésus leur a tant de fois parlé des pauvres, de la nécessité et de la valeur de l'aumône, qu'ils jugent bon de faire ici l'application de ses enseignements, sans comprendre la blessure qu'ils font au cœur de Marie-Madeleine et l'affront que leur inopportune doctrine fait retomber sur Jésus. Le tendre Sauveur ne songe tout d'abord qu'à Marie. *Pourquoi affligez-vous cette femme, dit-il? Laissez-la*<sup>2</sup> ! De deux œuvres excellentes, dont l'une s'offre à nous toujours, l'autre est rare et fugitive, n'est-il pas naturel et sage d'accomplir celle dont l'occasion ne se présentera qu'une fois ? *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais Moi vous ne m'aurez pas toujours*<sup>3</sup>. Le monde ne devait jouir que bien peu de temps de la présence sensible de l'Homme-Dieu. Bien peu de temps on pourrait baiser ses pieds, oindre de parfums sa tête, donner à sa divine Personne de touchants témoignages de foi et d'amour. Retiré dans sa gloire, à la droite de son Père, au plus haut des cieux, ces prostrations si

<sup>1</sup> Marc., XIV, 4-5. Matt., XXVI, 8-9.

<sup>2</sup> Marc., XIV, 6. Matt., XXVI, 10.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 11. Marc., XIV, 7. Joan., XII, 8.

pieuses et si douces, ces onctions si suaves, ne seraient plus bientôt que les actes d'une foi qui adore sans voir, et d'une piété qui se prosterne sans toucher. Alors les pauvres s'offriraient comme ses représentants visibles et ses membres vivants ; alors les largesses iraient à Lui en passant par ses pauvres, sans que néanmoins nous ayons jamais le droit de jeter aux somptuosités du culte, aux richesses du Sanctuaire, le mot de Judas : « A quoi bon cette dépense » ? Nous souvenant sans cesse des mots du Sauveur : « *Laissez cette femme ! C'est une bonne œuvre qu'elle accomplit envers Moi* »<sup>1</sup>.

Figurons-nous l'effet poignant que durent produire ces autres paroles : *En répandant sur moi ce parfum cette femme a oint mon corps par avance pour ma sépulture*<sup>2</sup>. Si Marie-Madeleine n'avait fait que pressentir le mystère qu'elle accomplissait, maintenant elle le contemplait sans obscurité et sans voile. Jésus allait se livrer à la mort, les Prophéties être réalisées, le genre humain racheté par l'effusion du sang divin, les glaives de Siméon pénétrer le cœur de la Vierge, mère de Jésus. Les Apôtres, si obstinément détournés des annonces de la mort, y étaient ramenés avec une force invincible par le mot du Sauveur. Tout devenait sombre et douloureux dans la demeure où le festin d'adieu se donnait à l'Ami qui allait mourir.

Mais, un Dieu meurt-il autrement que pour renaître, pour reprendre une nouvelle et indestructible vie ? Si les paroles de Jésus avaient abattu les âmes, il en dit d'autres qui les relevèrent. S'il rappela qu'il devait mourir, il annonça qu'il prenait possession du monde et

<sup>1</sup> Marc., XIV, 6. Matt., XXVI, 10.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 12. Marc., XIV, 8. Joan., XII, 7.

des siècles. Si sa mort le fait apparaître homme, son triomphe sur le temps nous le montre Dieu. Et quelle merveille il annonce ! Ces douze pauvres gens qui l'entourent conquerront le monde, y répandront partout son Evangile, y annonceront partout sa royauté. Et telle sera la puissance de leur prédication que des générations sans fin célébreront l'acte pieux de Marie-Madeleine, cette obscure femme d'une bourgade de Judée. Du milieu des ruines de toutes les grandeurs humaines se détachera magnifiquement cette humble figure, à laquelle tous viennent de jeter le mépris et l'injure. Et cela sera parce que Jésus le veut, que Jésus l'ordonne ! *En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Evangile dans le monde entier on dira en mémoire d'elle ce qu'elle vient de faire* <sup>1</sup>.

Cette main-mise sur le monde serait d'un Dieu, alors même qu'une semblable conquête eût pu se faire sans soulever de haines et dresser d'obstacles ; mais, combien apparaît-elle plus divine encore quand nous la voyons naître, s'étendre, s'éterniser, au travers des plus sanglantes hostilités, des entreprises de mort les plus violentes ! Ici même, à Béthanie, le concours des curieux et des admirateurs amenés par le prodige de la résurrection de Lazare et avides de voir à la fois le miraculé et le Thaumaturge attise furieusement la haine des Sanhédrites et leur fait concevoir un nouveau crime <sup>2</sup> : *Dès qu'on sut à Jérusalem que Jésus était à Béthanie une grande multitude de Juifs s'y rendirent, non seulement pour Jésus, mais aussi pour voir Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts* <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Marc., XIV, 9. Matt., XXVI, 13.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 14, 15, 16. Marc., XIV, 40-41.

<sup>3</sup> Joan., XII, 10, 11.

Rien n'est aveugle comme la haine. Les Pontifes ne trouvent d'autre moyen de faire cesser cette popularité qui les irrite et les inquiète que de mettre à mort Lazare ressuscité par Jésus ! Comme si la puissance de Dieu s'arrête à la mort naturelle et ne peut plus rien sur celle qu'un crime a causée ! *Or, les Princes des Prêtres, considérant qu'il y avait-là pour beaucoup de Juifs un motif de les quitter pour croire en Jésus, résolurent de faire mourir Lazare lui-même* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Joan., XII, 10, 11.